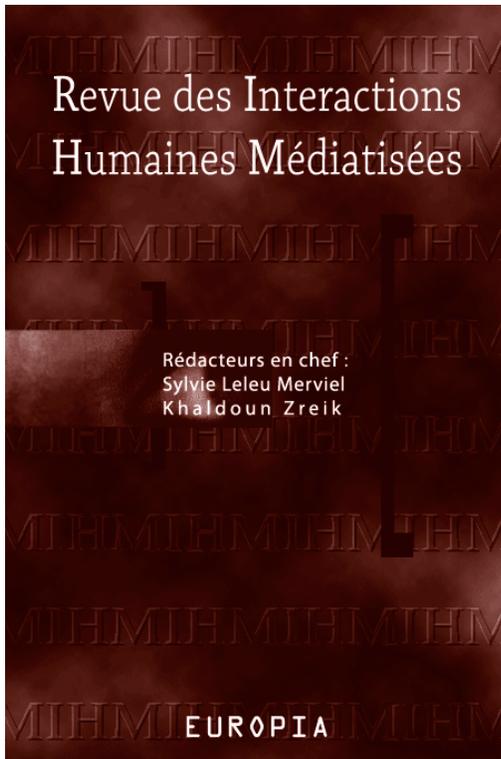


# Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Rédacteurs en chef : Sylvie Leleu-Merviel & Khaldoun Zreik

Vol 24 - N°2 / 2023



© europa, 2025  
15, avenue de Ségur,  
75007 Paris - France

<http://europa.org/RIHM> | <http://rihm.fr>  
Contact | e-mail : [rihm@europa.org](mailto:rihm@europa.org)

# Revue des Interactions Humaines Médiatisées

*Journal of Human Mediated Interactions*

## Rédacteurs en chef / *Editors in chief*

- Sylvie Leleu-Merviel, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, Laboratoire DeVisu
- Khaldoun Zreik, Université Paris 8, Laboratoire Paragraphe

## Comité éditorial / *Editorial Board*

- Thierry Baccino (Université Paris8, LUTIN - UMS-CNRS 2809, France)
- Karine Berthelot-Guier (CELSA- Paris-Sorbonne GRIPIC, France)
- Pierre Boulanger (University of Alberta, Advanced Man-Machine Interface Laboratory, Canada)
- Jean-Jacques Boutaud (Université de Dijon, CIMEOS, France )
- Aline Chevalier (Université Paris Ouest Nanterre La Défense, CLLE-LTC, France)
- Stéphane Caro, (IUT Bordeaux Montaigne, France)
- Yves Chevalier (Université de Bretagne Sud, CERSIC -ERELLIF, France)
- Didier Courbet (Université de la Méditerranée Aix-Marseille II, Mediasic, France)
- Viviane Couzinet (Université de Toulouse3, LERASS, France)
- Milad Doueïhi (Université de Laval - Chaire de recherche en Cultures numériques, Canada)
- Pierre Fastrez (Université Catholique de Louvain, GReMS, Belgique)
- Pascal Francq (Université Catholique de Louvain, ISU, Belgique)
- Bertrand Gervais (UQAM, Centre de Recherche sur le texte et l'imaginaire, Canada)
- Patrizia Laudati (Université Côte d'Azur, SICLAB Méditerranée, France)
- Catherine Loneux (Université de Rennes, CERSIC -ERELLIF, France)
- Marion G. Müller (Jacobs University Bremen, PIAV, Allemagne)
- Marcel O'Gormann (University of Waterloo, Critical Média Lab, Canada)
- Serge Proulx (UQAM, LabCMO, Canada)
- Jean-Marc Robert (Ecole Polytechnique de Montréal, Canada)
- Imad Saleh (Université Paris 8, CITU-Paragraphe, France)
- André Tricot (Université de Toulouse 2, CLLE - Lab. Travail & Cognition, France)
- Jean Vanderdonckt (Université Catholique de Louvain, LSM, Belgique)
- Alain Trognon (Université Nancy2, Laboratoire InterPsy, France)

# Revue des Interactions Humaines Médiatisées

Journal of Human Mediated Interactions

Vol 24 - N°2 / 2023

## Sommaire

### Editorial

Sylvie LELEU-MERVIEL, Khaldoun ZREIK (rédacteurs en chef) iv

### **De la mise en valeur du territoire à la transmission sensible du territoire : concevoir une médiation expérientielle du patrimoine par le numérique, le cas du webdocumentaire E Strade di San Michele in Balagna**

*From territorial enhancement to sensitive transmission of the territory: designing experiential heritage mediation using digital technology, the case of the webdocumentary E Strade di San Michele in Balagna*

Elia VALLECALLE 1

### **La matérialité comme externalisation du sens. Approche sémio-pragmaticiste du sujet communicationnel**

*Materiality as Externalization of Meaning. A Semio-pragmaticist Approach to the Communicative Subject*

Julien PEQUIGNOT 33

### **Méthodologie multimodale pour l'analyse d'usage d'une application à distance**

*Multimodal methodology for analyzing the use of a remote application*

Laura Sofia MARTINEZ AGUDELO, Alain LAMBOUX-DURAND 53

## Editorial

Comme le numéro 24(1) de 2023, la *Revue des Interactions Humaines Médiatisées* reste fidèle, dans son deuxième numéro 24(2) de 2023, à sa formule habituelle, à savoir trois textes longs en varia. Deux des trois articles proposés portent sur des dispositifs numériques de médiation culturelle : un webdocumentaire pour le premier, et un parcours de visite en ligne pour le troisième. L'analyse des pratiques et les modalités d'appropriation sont à chaque fois le point focal de la recherche. L'article central, à teneur plus théorique, présente une approche sémio-pragmaticiste de la matérialité dans la pensée communicationnelle.

Le premier article interroge les conditions d'une transmission sensible et située, à travers la conception et l'analyse du webdocumentaire *E Strade di San Michele in Balagna*. En mobilisant une démarche de recherche-crédation transdisciplinaire, fondée sur une connaissance du territoire corse et une réflexion sur la médiation numérique, le dispositif est conçu pour favoriser une expérience du patrimoine engageant la sensibilité des utilisateurs, à travers le récit, la navigation et la relation au territoire. L'analyse qualitative s'appuie sur un double protocole d'enquête, associant des entretiens sous forme de restitutions subjectives en situation, et d'entretiens semi-directifs complémentaires menés auprès de 28 participants.

Le deuxième article propose une approche théorique sémio-pragmaticiste de la question de l'intégration de la matérialité dans la pensée communicationnelle. En adoptant une position radicalement internaliste, est posé le principe d'une matérialité qui ne peut être saisie, analytiquement, que par le biais de la mentalisation. L'approche se construit à partir d'ensembles théoriques résolument pragmatiques, notamment le pragmatisme de C.S. Peirce, qui à partir de la logique et de la phénoménologie (phanérocopie) propose une sémiotique dont le sujet, y compris dans sa matérialité, est le centre.

Enfin, le troisième article présente une méthodologie multimodale pour l'analyse d'usage d'une application à distance. Cette méthodologie a été déployée pour « Balade Funi », dispositif de médiation culturelle, initialement conçu et créé sous forme de parcours de visite en ligne sur l'outil *Story Maps*, permettant de découvrir un lieu du patrimoine bisontin : le funiculaire de Beauregard-Bregille. L'approche « topophanique », en tant qu'un modèle interprétatif et comparatif, rend compte d'une analyse théorique et socio-technique des pratiques de visite médiées par le numérique, transposable pour toute étude d'usages devant écran.

Nous vous souhaitons à toutes et à tous une très bonne lecture et nous vous remercions de votre fidélité.

Sylvie **LELEU-MERVIEL** et Khaldoun **ZREIK**  
Rédacteurs en chef

# La matérialité comme externalisation du sens. Approche sémio-pragmaticiste du sujet communicationnel

## *Materiality as Externalization of Meaning. A Semio-pragmaticist Approach to the Communicative Subject*

Julien Péquignot

LERASS-CERIC, Université Paul Valéry Montpellier 3  
[julien.pequignot@gmail.com](mailto:julien.pequignot@gmail.com)

**Résumé.** Ce texte propose une approche théorique sémio-pragmaticiste de la question de l'intégration de la matérialité dans la pensée communicationnelle. En adoptant une position radicalement internaliste, est posé le principe d'une matérialité qui ne peut être saisie, analytiquement, que par le biais de la mentalisation. Ce terme est employé pour rendre compte de la primauté des processus sémiotiques produits par le sujet communicationnel comme cause explicative des rapports et interactions de ce dernier avec toute forme de matérialité, qu'elle soit ou non perçue ou conçue comme telle. L'approche se construit à partir d'ensembles théoriques résolument pragmatiques, notamment le pragmatisme de C.S. Peirce, qui à partir de la logique et de la phénoménologie (phanérocopie) propose une sémiotique dont le sujet, y compris dans sa matérialité, est le centre.

**Mots-clés.** Sémio-pragmaticisme, sémiotique, mentalisation, matérialité.

**Abstract.** This text proposes a semio-pragmatic theoretical approach to the question of integrating materiality into communicative thought. Adopting a radically internalist stance, it posits that materiality can only be grasped analytically through mentalization. This term is used to account for the primacy of semiotic processes produced by the communicative subject as the explanatory cause of the latter's relationships and interactions with any form of materiality, whether or not it is perceived or conceived as such. The approach is based on resolutely pragmatic theoretical frameworks, notably the pragmatism of C.S. Peirce, who, on the basis of logic and phenomenology (phanerocopy), proposes a semiotics in which the subject, including its materiality, is central.

**Keywords.** Semio-pragmaticism, semiotics, mentalization, materiality.

## 1 Introduction

Mon propos part d'un postulat qui peut s'imposer, me semble-t-il, dans les recherches sur la question de la matérialité, ou des matérialités, dans les processus

communicationnels et les structurations sociales qui les déterminent et en retour en découlent. Ce postulat est que la matérialité du sens doit être abordée du point de vue de son appréhension (par le sujet) et non des qualités ontologiques que l'on peut avoir tendance à lui prêter. Par matérialité du sens, j'entends tout item à partir duquel un sujet enclenche un processus sémiotique, à quelque niveau de conscience que ce soit, et que cela soit un objet symbolisé (texte au sens générique), un objet naturel (conçu comme) ou un canal/dispositif de communication (l'écran, l'onde sonore produite par l'acte de parole de l'humain, mais aussi un mouvement de corps ou une expression faciale, tous les codes, etc.). Je pars donc du postulat que la matérialité est, pour l'analyse, une chose *vécue* et non *per se*. Je tire ce postulat du pragmatisme de C.S Peirce, et de sa dimension réaliste plus particulièrement : « il n'y a aucune chose qui soit en soi au sens où elle ne serait pas relative à l'esprit, bien que des choses qui sont relatives à l'esprit existent sans doute indépendamment de cette relation » (Peirce, 1868, repris et traduit dans Peirce, 2002 : 68). Cependant, ce postulat doit être complété par un volet opérationnel qui permette d'intégrer dans l'analyse la réalité de l'expérience vécue par les sujets communicationnels qui est, elle, du domaine de l'immanence. J'emprunte ce principe de construire une approche qui combine postulat pragmatique et intégration de l'immanence *via* l'expérience du sujet à Roger Odin (2011 : 16, *sqq.*).

L'objectif de cet article est donc de proposer une approche radicalement pragmatique et internaliste concernant l'articulation entre production de sens, matérialité, formes de l'entendement infra-sémiotiques et discriminations différentielles du monde en objets par les sujets. En ce sens, je m'inscris en opposition radicale avec les approches tenants d'une réification des objets, des dispositifs et donc du sens, dont la posture technodéterministe, assumée comme telle ou non, est un parfait exemple. J'avance qu'une entrée privilégiée, en termes communicationnels, pour comprendre le « fonctionnement des objets » et de leurs différentes médiations, comme les dispositifs par exemple, est la compréhension du fonctionnement sémiotique du sujet. Partant du pragmatisme et de la sémiotique de C.S Peirce je développe le concept de mentalisation pour rendre compte de la manière qu'ont les sujets de faire advenir les objets à *leur* monde tout en les construisant comme objet *du* monde. La mentalisation permet de repenser la notion de dispositif et de la transformer en celle de disposition (Péquignot, 2018), de modéliser la manière dont les sujets vivent leur co-présence, leur usage et leur façonnage (Soulez, 2013) des objets, mais également de concevoir fondamentalement le rapport à l'objet (« matériel ») comme une relation auto-médiate des sujets à eux-mêmes. Ainsi, les diaphories (Leleu-Merviel, 2016), ou discrétisations (Galinon-Mélenec, Péquignot, 2019) qui amorcent la sémiotisation peuvent être comprises comme le produit des interprétants (au sens de Peirce) des sujets, collectivement déterminés mais singulièrement mis en jeu, et ce en incluant la question du sensible et du sensoriel évoquée – ou du perceptuel ici au sens d'infra-sémiotique (Odin, Péquignot, 2017) – grâce au concept de perspicuité (Peirce, 2002 [1903 a] : 417-419), qui permet justement de saisir les jugements acritiques en tant qu'insérés pleinement dans l'activité sémiotique.

Cette contribution sera ainsi l'occasion d'exposer les lignes de force de ce que j'appelle le modèle sémio-pragmaticiste et qui a pour fonction de résorber l'aporie si souvent rencontrée de la matière (en tant qu'externalité au sujet indépendante de ce dernier) et de la technique (en tant que candidate à la détermination de l'activité communicationnelle) dans la compréhension des processus de production de sens et donc de communication.

## 2 La perspicuité

L'opposition la plus classique et permanente à la primauté de l'approche internaliste est la question des sens, des sensations, des *stimuli*, de tous ces éléments physiques qui agiraient sur notre esprit, *via* notre corps (notre « part de matérialité »), sans que nous ne puissions rien y faire, c'est-à-dire sans que les sciences *humaines et sociales* ne puissent rien en dire à part en constater les conséquences. Je ne prétends pas argumenter du point de vue des disciplines adressées par l'invocation des paramètres physiques en question (endocrinologie, neurosciences, génétique, psychologie évolutionniste, etc.), mais il me semble qu'elles ne revendiquent pas être des sciences humaines et sociales, au sens où elles ne prétendent pas modéliser le comportement humain – ce qui n'empêche pas qu'elles puissent être considérées ou se considèrent elles-mêmes comme utiles à son explication générale. Expliquer *ultimement* l'intérêt d'un enfant pour les dinosaures requiert la paléontologie, la géologie, la botanique, la climatologie ; comprendre *ultimement* l'influence du *look* aviateur Ray-Ban requiert des connaissances en aérodynamique, optique, physique des matériaux, mécanique des fluides, etc. Certes, mais cela serait pousser la logique jusqu'à l'absurde (c'est-à-dire sans prendre en compte sa dimension nécessairement vague : Chauviré, 1995 ; Engel-Tiercelin, 1986), pour en arriver à dire que de poussière nous redeviendrons poussière et que tous les étudiant·es·s en sciences humaines et sociales devraient commencer par apprendre le tableau de classification périodique des éléments de Mendeleïev. Si les sciences de la nature ne prétendent pas être des sciences humaines et sociales, il serait bon que l'inverse demeure également vrai.

La question des percepts, c'est-à-dire de tout ce qui viendrait affecter l'esprit sans que l'esprit n'ait son mot à dire, a été prise en compte dans l'entreprise pragmatiste de Peirce. Leur statut n'est pas ultimement d'un ordre étranger à celui des concepts : percepts et concepts participent tous du domaine de l'inférence et sont, à ce titre, sémiotiques, bien que selon des processus (et donc des conséquences) discriminables. Dans la 7<sup>e</sup> et dernière Conférence de Harvard, intitulée *Le pragmatisme comme logique de l'abduction* (Peirce, 1903a, 2002 : 417-441), Peirce synthétise ainsi ses conclusions sur le percept, à partir de ce qu'il nomme ses trois propositions cotaires :

*« Premièrement, Nihil est in intellectus quin prius fuerit in sensu<sup>1</sup>. Je prends ceci en un sens relativement différent de celui qu'Aristote avait en vue. Par intellectus, je comprends la signification de n'importe quelle représentation dans n'importe quelle espèce de cognition, virtuelle, symbolique, ou autre [...] Quant à l'autre terme, in sensu, celui-là je le prends au sens de : dans un jugement perceptuel, le point de départ ou la première prémisse de tout pensée critique et contrôlée. [...]*

*Voici la deuxième : les jugements perceptuels contiennent des éléments généraux, si bien que les propositions universelles en sont déductibles d'une manière dont, comme le montre la logique des relations, les propositions particulières généralement, pour ne pas dire invariablement, permettent d'en inférer nécessairement des propositions universelles. Ce point, je l'ai suffisamment développé dans ma dernière conférence. Ce soir, je tiendrai pour acquise sa vérité.*

*La troisième proposition cotaire est que l'inférence abductive vient se fondre dans le jugement perceptuel sans qu'il y ait une nette ligne de démarcation entre eux ; ou, en d'autres termes, nos premières prémisses, les jugements perceptuels, doivent être considérés comme un cas extrême d'inférences abductives, dont ils diffèrent en ceci qu'ils sont absolument à l'abri de toute critique. La suggestion abductive nous vient comme en un flash. C'est un acte de perspicuité (insight), bien que d'une perspicuité extrêmement faillible. Il est vrai que les différents éléments de l'hypothèse*

---

1 Sauf mention contraire, dans les citations, tous les italiques sont des auteur·es·s.

*étaient présents en notre esprit auparavant ; mais c'est l'idée de réunir ce que nous n'avions jamais rêvé de réunir qui offre à notre contemplation comme en un flash la nouvelle suggestion.*

*De son côté, le jugement perceptif est le résultat d'un processus, bien que d'un processus qui n'est pas suffisamment conscient pour être contrôlé, ou pour dire les choses plus exactement, qui n'est pas contrôlable et donc pas pleinement conscient [...] ce processus de formation du jugement perceptuel, parce qu'il est subconscient, et n'est donc pas justiciable d'une critique logique, n'a pas d'actes d'inférences séparés à faire, mais accomplit son acte en un seul processus continu. » (Peirce, 2002 [1903a] : 417-419).*

La démonstration de ces éléments se trouve dans la suite de la conférence mais également dans les années de travail précédentes (nous sommes en 1903, Peirce a alors près de 65 ans et a passé plus la moitié de sa vie à étudier les fondements du raisonnement, à commencer par les principes de la logique et les catégories de la raison). On pourra donc se reporter aux textes fondateurs que sont Peirce, 1868a ; 1868b ; 1878a ; 1878b ; 1898 ; 1903b.

Les percepts, pour acritiques et incontrôlables qu'ils soient, ressortent donc bien à la sémiologie (ne sont pas asémiotiques ni même infrasémiotiques) et sont à ce titre appréhendables par une science humaine et sociale de l'esprit humain. Le sémio-pragmaticisme que je propose et dont je dessinerai les grands traits peut donc, proposant le principe modélisateur de la mentalisation, également le faire fonctionner au sein de son épistémé paradigmatique.

### **3 La mentalisation comme modèle opératoire**

Avec le principe de la mentalisation, le modèle sémio-pragmaticiste pose que la communication, en tant que processus et espace de production de sens (Odin, 2011), est un phénomène qui ne peut être modélisé que comme un phénomène mental. C'est cette modélisation qui permet d'intégrer les éléments physiques attachés à la communication en tant que matériaux et produits déterminés par et résultants de cette dernière. Il ne s'agit pas de dire que l'esprit, par sa puissance communicationnelle, produit la matière, même si l'on va voir que cela ne serait pas totalement absurde, mais correctement, sinon simplement, d'affirmer qu'il n'est pas de matière qui puisse être conçue comme affectant l'esprit humain ou en étant affectée sans que soit conçue une situation communicationnelle dans laquelle cette affectation est le corrélat de l'activité mentale humaine, autrement dit la sémiologie. En effet, s'il était une situation d'affectation quelconque entre l'humain et la matière à laquelle l'esprit humain ne prenait aucune part d'aucune manière sous quelque rapport que ce soit, alors de cette affectation l'humain ne pourrait rien en penser, en dire ou en faire, puisque cela reviendrait à dire que cette affectation ne lui serait pas communiquée, de quelque manière ou sous quelque rapport que ce soit. Que l'on comprenne bien : je ne conçois pas l'esprit humain comme un isolat, je ne prétends pas non plus que l'esprit humain n'est en rien affecté par son environnement physique, ne serait-ce que parce qu'il participe de la même continuité matérielle (quand je dis esprit je ne suppose pas « âme ») : si l'air ambiant devait se rapprocher du zéro absolu (et bien avant cela c'est entendu), le cerveau et donc « l'esprit » (jusqu'à preuve du contraire) gèleraient (cesseraient leur activité atomique) comme tout le reste, ou presque (c'est-à-dire à l'exception des quelques éléments qui maintiennent une activité atomique jusqu'au zéro absolu, comme les gaz parfaits). Ce que j'avance, c'est qu'il n'est pas d'affectation de l'esprit qui ne soit le résultat d'une mentalisation. Pour que l'on puisse considérer qu'une matérialité produit de l'esprit, autrement dit que l'environnement physique (y compris interne) du sujet produise de la subjectivation (observable par la pensée, le dire, le faire), il faut

considérer la mentalisation par le sujet de cet environnement physique – justement sa subjectivation (son internalisation au sujet), que la mentalisation s'exerce sur un matériau interne à la pensée (« sémiotique ») ou interne au corps (« sensoriel ») – ce qui inclut tout ce qui vient « de l'extérieur » affecter le corps et les sens (y compris kinesthésiques et cénesthésiques). La conclusion est que seule la modélisation de la mentalisation est nécessaire et suffisante à la modélisation de l'existence observable du sujet, quand la modélisation des causes physiques n'est, elle, ni nécessaire ni suffisante. La modélisation de ces causes physiques est nécessaire à la modélisation de la mentalisation, certes – pas suffisante néanmoins –, mais il s'agit alors d'un autre champ paradigmatique de recherche, de la même manière que pour modéliser la chute des corps dans le paradigme newtonien restreint, il n'est pas nécessaire d'envisager les ondes gravitationnelles ou la mécanique quantique. Ce n'est pas que les ondes gravitationnelles n'ont rien à voir avec la chute des corps, c'est que la plupart des mécaniques de la chute des corps en contexte gravitationnel (terrestre par exemple) vont considérer cette affectation comme quantité négligeable, epsilon, et ne vont donc pas en tenir compte, afin de préserver leur opérabilité tout en proposant des résultats « justes » – à un epsilon près, socialement normé et accepté.

Sylvie Leleu-Merviel (2016) parvient me semble-t-il au même type de conclusion, bien que partant plus de la question de l'information que de la communication et ne mobilisant pas le même arsenal théorique (notamment Bertrand, 1988 ; Mugur-Schächter, 2006 ; 2007 ; 2009 ; Sperber, Wilson, 1989 ; Varela, Maturana, 1992 ; Watzlawick, 1988). L'auteure propose les notions de *capta*, *data*, *ligata* et d'agrégats permettant de rendre compte de la production de sens par le sujet (qu'elle appelle également interprétant). Si les *capta* (« saisies aspectuelles de réel brut » : 122), comme les percepts chez Peirce, sont acritiques, ils sont néanmoins soumis à « l'horizon de pertinence » (notion dérivée de Jauss et surtout Iser). De même, les *data* (« données qui résultent d'une formalisation sémantique et syntaxique des *capta* » : 122), qui correspondent à mon sens à l'interprétant immédiat chez Peirce, deviennent des *ligata* – des ensembles mis en cohérence – qui correspondent à l'interprétant dynamique, c'est-à-dire la formation du signe chez le sujet, pour former des agrégats qui ne dépendent pas directement des *capta* et des *data*, mais du « regard focalisé », du « point de vue » du sujet, donc des interprétants finals (*ibid.* : 129) :

*« Nous postulons qu'un environnement différentiel – diaphora de re – est saisi par des capta – diaphora de signo, variations de signal –, perçus bruts a-conceptuels qui sont ensuite convertis en données – diaphora de dicto, signes conformes à un moule sémantique et syntaxique préformé, et ainsi codés dans un certain langage prédéfini – par un système interprétant qui leur prête attention [les discrimine] et les observe (...). Cet intérêt particulier entre l'IC<sup>2</sup> et l'environnement. Au cours de cette interaction, de plus hauts niveaux d'organisation, en relation avec le contexte, la situation, les objectifs spécifiques... apparaissent à l'interprétant : ces agrégats de plus haut niveau forment le support de ce que nous appelons le « regard focalisé » ou « point de vue » sur le phénomène. Ils ne répondent pas à des propriétés intrinsèques de l'univers, mais font l'objet de construction de la part de l'entité interprétante. Ces constructions sémantiques sont subjectives, partiales, situées géographiquement et temporellement datées (alors que les capta sont infra-conceptuels, au plus proche des faits du noumène et convertis ensuite en data à travers la formalisation) » (*ibid.* : 128-129).*

De plus, l'auteure démontre (en mobilisant l'exemple de la paréidolie) que « non seulement la signifiante émerge de l'échafaudage interprétatif bricolé, non seulement cette émergence résulte de la supra-entité agrégative, mais les attributions

---

2 Interprétant cognitif chez Leleu-Merviel, équivalent, ici, du sujet communicationnel.

aspectuelles des sous-parties de la vue peuvent ne pas exister en-deçà de l'agrégat. C'est en ce sens que les *data* se convertissent en *ligata* : les qualifications aspectuelles se révèlent à travers l'agrégat qui les tisse et les relie et n'existent pas au niveau *infra* des amas de données non agrégées » (*ibid.* : 128). J'ai précisé que l'auteure partait de la question de l'information, il se trouve que je pars de celle de la communication et fait ainsi le chemin en sens inverse. Sa démonstration arrive à ce que Peirce appelle les interprétants finals<sup>3</sup>, la mienne en part. Pour autant, la convergence est évidente et je ne peux que souscrire lorsqu'elle asserte : « dit d'une façon plus brutale, un IC trouve ce qu'il cherche conformément à ce dont il dispose dans son répertoire du « pensable », et jamais plus » (*ibid.* : 134). Répertoire du pensable, interprétants finals, le « constructivisme [est] radical » qui prône que « rien, absolument rien ne nous est donné, mais que tout est construit » (*ibid.* : 110). C'est cela, démontré autrement, mais dit sans ambiguïté par l'auteure, que je nomme mentalisation, qui ne se cantonne donc pas à l'interprétation mais à l'*intégralité* de la chaîne phénoménale déterminant et conduisant à la production de sens.

Concernant la question des inférences acritiques, je ne reviens pas dessus, n'ayant pas d'argument supplémentaires à ajouter à ceux de Peirce. Je conclurai sur la mentalisation en rappelant que la question n'est pas de dire (encore moins de révéler) la vérité, de faire « parole d'évangile », mais de proposer un modèle *opérateur*. Mon ambition est de produire auprès de mes pairs une *croissance scientifique* (Peirce, 1878b), « justifiée [car] elle s'accorde avec ces fondements acritiques » (Hookway, 1986 : 62) – « ces fondements acritiques » (au sens de non scientifiques plus que de perceptuels, même si cela est corrélé) étant ceux que j'ai exposés précédemment, notamment avec Roger Odin, par exemple « à la fois, la croyance au texte et à son existence autonome, et la reconnaissance que le sens d'un texte change avec le contexte » (Odin, 2011 : 15). Cette croyance scientifique, ce modèle, ne peut prétendre fonctionner par l'administration de la vérité, mais par celle de la preuve, c'est-à-dire par sa vérifiabilité socialement normée (par l'institution scientifique). Cette norme sociale qui définit la scientificité de l'administration de la preuve est en fait toujours une norme d'acceptabilité de la marge d'erreur. Aucune science ne prétend à l'exactitude *véritab*le, mais plus humblement – et efficacement – à une justesse suffisante en termes opératoires et acceptable en termes sociaux. Les physiciens·ennes oscillent entre *nature corpusculaire et ondulatoire* de la lumière (ce qui tourmenta Einstein, qui en était directement responsable, jusqu'à la fin de ses jours), les avions tombent, les ordinateurs « plantent », les opérations ratent et la météo ne raisonne qu'en pourcentages de probabilité, souvent moins généreux et moins vérifiés que les sondages d'opinion politique. Si la mentalisation, et plus largement le modèle sémio-pragmaticiste, permettent d'expliquer *de manière satisfaisante et opératoire* les phénomènes humains concernant à la fois les « objets symboliques » (les textualisations), les « objets naturels » (les symbolisations), *ainsi que les systèmes de croyances* – y compris scientifiques – qui produisent ces phénomènes et les pérennisent, avec une marge d'erreur réduite à un epsilon socialement acceptable (par exemple les universaux, que je vais aborder en conclusion), alors le but aura été atteint.

#### 4 Le modèle sémio-pragmaticiste

Je propose de modéliser la communication en tant que processus réductible à l'activité humaine. Cette activité humaine, dans son ensemble (affects, sens, action)

---

3 C'est-à-dire ce à quoi parvient le signe complètement analysé et/ou stabilisé.

est elle-même réduite à l'activité sémiotique, c'est-à-dire la mentalisation. Cette modélisation en tant que telle est analytique, pas descriptive. Les processus vécus et l'analyse de ces processus sont *nécessairement* de nature différente : une partie au moins des processus vécus ont pour caractéristique d'inclure leur invisibilisation en tant que processus. Sur ce point précis, il faut comprendre, du point de vue du vécu (c'est-à-dire du sujet) : « processus comme *événement* ». Une part sans doute majoritaire des processus vécus par le sujet ne sont pas, pour lui, des « événements » : marcher, s'asseoir, dire bonjour, se gratter, regarder Facebook sur son téléphone portable, prendre cette tasse dans ce placard pour y mettre cette eau chauffée dans cette bouilloire (sur le bouton de laquelle on a appuyé après l'avoir remise sur son socle après l'avoir remplie d'eau en ayant actionné deux fois le robinet de l'évier) sur ce café soluble tiré de ce pot et le boire après avoir soufflé dessus assis sur ce canapé en ayant actionné cette télécommande qui allume cette télévision qui diffuse ce programme, etc., ne sont pas, la plupart du temps pour la plupart des sujets, des *événements*. Pour autant, expliquer *complètement* les tenants et aboutissants de cette routine matinale occuperait plusieurs volumes. Il y a donc un monde, des mondes, entre le vécu du sujet et la compréhension de ce vécu, *en tant que vécu*. La part des sujets buvant un café le matin est infiniment supérieure, hypothétiquement, à la part des sujets pouvant expliquer l'intégralité des conditions d'existence de tous les éléments impliqués par cette simple action (pourtant, on le voit, complexe), de l'histoire de l'importation du café en Europe au décours du XVI<sup>e</sup> siècle au principe de lyophilisation en passant par l'histoire de la céramique, la thermodynamique, l'électronique, l'électrification des foyers français, l'organisation collective sur les horaires et le découpage fonctionnel des journées, la loi du 3 janvier 1992 sur la distribution d'eau potable en France, le fonctionnement des écrans plasma, LCD ou OLED, le système sémio-physico-chimique de création et de transmission de la sensation de chaleur, etc. La part des sujets effectuant ces actions est également supérieure, sans doute encore plus, à la part des sujets se *posant ces questions*, c'est-à-dire *analysant leur vécu*. Pourtant, tous ces éléments découlent d'affects, de productions de sens, d'actions opérés par des sujets, qui sont parvenus jusqu'à ces actions. Autrement dit, ces éléments ont été partagés, mis en commun, *communiqués* (Winkin, 1984 : 14, cité par Proulx et Latzko-Toth, 2000 : 110 ; Winkin, 1999).

Le modèle sémio-pragmaticiste propose de considérer, *en même temps* (sur des plans différenciés), le vécu du sujet et les fondements de ce vécu : la modélisation s'opère donc à deux niveaux, qui doivent être schématisés en conséquence séparément, l'un du point de vue du sujet, l'autre du point de vue de l'analyste.

## **5 Vue du sujet communicationnel (depuis le sujet)**

Tel que je l'ai théorisé jusqu'ici, le sujet vit dans un monde qu'il expérimente *via* des objets. Trois sortes d'objets peuvent exister pour le sujet : les objets naturels, notés On, les artefacts, noté Oa et les artefacts porteurs de sens, d'un message (au sens immanentiste de la communication, Cf. Péquignot, 2021), noté Oam<sup>4</sup>.

Bien entendu, les On, Oa et Oam ne sont pas nécessairement les mêmes pour tous les sujets. D'une part, parce que leur regard ne se porte peut-être pas sur les

4 Pour plus de développement, voir Péquignot, 2013.  
5 « le faire-sens » est contraint par un horizon de pertinence qui dépasse largement le stricte rationalité (ou cognition au sens restreint) puisqu'il dépend : de l'ensemble des acquis capitalisés, des expériences antérieures, de l'héritage culturel, d'un regard personnel, propre à chaque individu, qui sélectionne et retient un ensemble spécifique de *capta*

mêmes éléments du monde, qui en fourmille : (pouvoir) voir un « oiseau » implique qu'il en existe une infinité en dehors de mon champ de vision, mais qui pourraient être visibles. Sauf chez les tout-petits, « l'invu » n'est pas inexistant. D'autre part, parce que tous les sujets n'ont pas la même attention, les mêmes compétences. Tout le monde n'est pas médecin et ne « voit » pas les symptômes, tout le monde ne « voit » pas le caméo de telle personnalité dans tel épisode de série, tout le monde ne sait pas que ce « bitoniau bizarre » dans le tiroir de la cuisine est un tire-bouchon *high-tech*, etc. De même, le sujet ne regarde pas en permanence tous les sujets qui l'environnent : certains se manifestent à lui, d'autres pas, que cela soit par adresse directe ou par la cause de sa propre attention. Enfin, certaines transmissions de sens sont relayées et implémentées par des dispositifs, vécus comme tels : « la télévision », « internet », une lettre d'amour écrite à la main et cachetée à l'ancienne, un avion publicitaire qui survole une plage en été, etc. Ici encore, tous les dispositifs *ne paraissent* pas ou pas de la même manière pour tous les sujets<sup>6</sup>. Point supplémentaire à prendre en compte, le sujet est lui-même un monde (signifié par le disque plus foncé de la figure ci-dessous), qui expérience des sensations, « trouve des idées » ou « se souvient de quelque chose », produit des raisonnements. Ce sont, dans l'ordre, des équivalents internes des On, Oa et Oam. De la même manière, selon les sujets, les statut « naturel », « artefact » ou « message » de ces objets (et leur existence même pour le sujet) peuvent varier d'un sujet à l'autre. Tous ces éléments sont synthésisés dans la Figure 1.

---

diaphoriques/données aspectuelles/agrégats plutôt qu'un autre » (Leleu-Merviel, 2016 : 134-135).

<sup>6</sup> Ainsi, très peu de sujets considéreront la communication orale interpersonnelle comme un dispositif quand, à l'inverse, la caricature (fantasmée) du *geek otaku* rivé en permanence devant son écran devra déployer toutes ses ressources intellectuelles et émotionnelle pour maîtriser tous les requis techniques d'une « simple » commande au comptoir d'un fast-food.

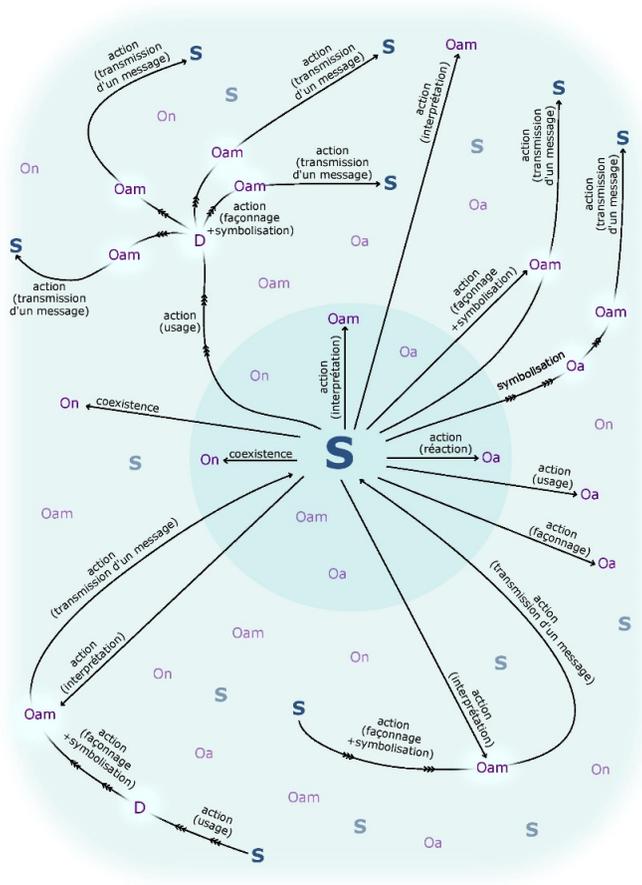


Figure 1. Le sujet communicationnel tel qu'il se vit (Schéma personnel)

Bien entendu, les vertus de la schématisation, simplification et synchronie, sont aussi ses limites. La Figure 1 pourrait ainsi être expansée à l'infini, en incluant les relations entre les autres sujets que le « sujet » sur lequel le focus est fait, de même qu'entre les autres sujet et les objets, que ces derniers soient en relation ou non avec notre sujet. De même, dans certains cas limites, les On peuvent valoir pour le sujet de manière équivalente à des Oa voire à des Oam. Cependant ces cas très limites ressortent souvent à une forme d'animisme ou de mystique qui fait de ces On des objets en fait peu « naturels », dans le sens où le principe même de nature disparaît derrière celui de transcendance en général dotée d'un vouloir, quand bien même vague. En d'autres termes, si pour certains sujets les On sont en fait des Oa ou des Oam, un « sujet » se cache souvent derrière (dieu, le destin, « la marche du monde », le grand horloger, les extraterrestres, etc.). Enfin, le problème de la synchronie posé par la représentation schématique est qu'elle fait disparaître au moins en partie les processus. Redisons-le avec Héraclite, si le monde n'est pas le même pour un sujet ou pour un autre, il n'est pas le même pour un même sujet à un moment ou à un

autre. Même si tous les sujets ne vivent pas en permanence avec à l'esprit cette réflexion, le *fait* surgit régulièrement : quand on réapprend à marcher après une longue immobilisation, quand on voit un enfant buter sur des mots « simples », quand on ne se souvient plus des commandes d'un jeu laissé de côté, quand quelqu'un nous parle dans une langue que nous n'avons plus pratiquée depuis le lycée, quand on voit « pour de vrai » une aurore boréale pour la première fois, etc. Régulièrement nous faisons l'expérience du changement de statut des objets, ne serait-ce que momentanément. Bien des disputes de couple trouvent leur résolution dans ces expériences, quand nous cessons, après une âpre lutte, de considérer des objets comme naturels pour les voir, avec les yeux de l'autre, comme des artefacts et/ou porteurs de sens. Pour pleinement profiter de cette schématisation, il faut donc l'imaginer dans une plus grande étendue et une plus grande profondeur. La matrice de cette extension et de cet approfondissement demeure quant elle, c'est son but, la même.

Pour conclure sur cette représentation schématique du sujet tel qu'il se vit, la Figure 1 a pour but premier de faire apparaître l'expérience d'interaction vécue par le sujet, qu'elle soit existante ou possible. Le sujet se vit comme inséré dans et participant d'un monde (y compris lui-même), un monde qui parfois existe devant lui, parfois est fabriqué devant lui, parfois parle devant lui, parfois s'adresse à lui, directement ou *via* un dispositif ; un monde qu'il peut en retour fabriquer, faire parler, adresser à un autre sujet (ou à d'autres sujets), directement ou *via* un dispositif. Un monde, en somme, avec lequel il est possible de communiquer, au grès des envies, des besoins, des sollicitations et dans lequel cette communication est un fait récurrent. Ce schéma devrait être en fait infini : chaque sujet est en interaction (existante ou possible) avec d'autres sujets qui sont eux-mêmes en interaction avec ce dernier et d'autres. Je ne représente ici qu'un élément de la toile continue tissée par le monde des humains, « où tout à son signe est réduit » (Aragon, 1966 [1956] : 50), en prenant le point de vue d'un sujet, valant pour et parmi une infinie continuité d'autres.

## 6 Vue du sujet communicationnel (regard analytique sur)

Il s'agit maintenant de schématiser le regard analytique sémio-pragmaticiste sur les processus conçus comme effectifs qui aboutissent au vécu du sujet tel que je viens de le synthétiser. Suivant le principe de mentalisation que j'ai démontré, il n'est pas de vécu du sujet, d'événement, de contact, d'affectation, de communication, de matière en interaction avec le sujet qui n'ait ses tenants et ses aboutissants dans l'activité sémiotique. Cela n'empêche pas, rappelons-le, que cette activité sémiotique ait elle-même des tenants et des aboutissants en-dehors d'elle-même. Je fais l'hypothèse qu'un tremblement de terre ou un journal intime ont une réalité qui peut être décrite au moyen d'autres ressources que la seule sémiotique ou même le seul sémio-pragmaticisme. *En revanche*, je fais également j'hypothèse que, concernant leur existence pour le sujet et donc leurs « effets » et conséquences sur et à partir du sujet, le tremblement de terre et le journal intime relèvent, concernant leur compréhension, de la sémiotique – du sémio-pragmaticisme pour une compréhension générale. Voici comment je schématise le sujet communicationnel sémio-pragmaticistement modélisé :

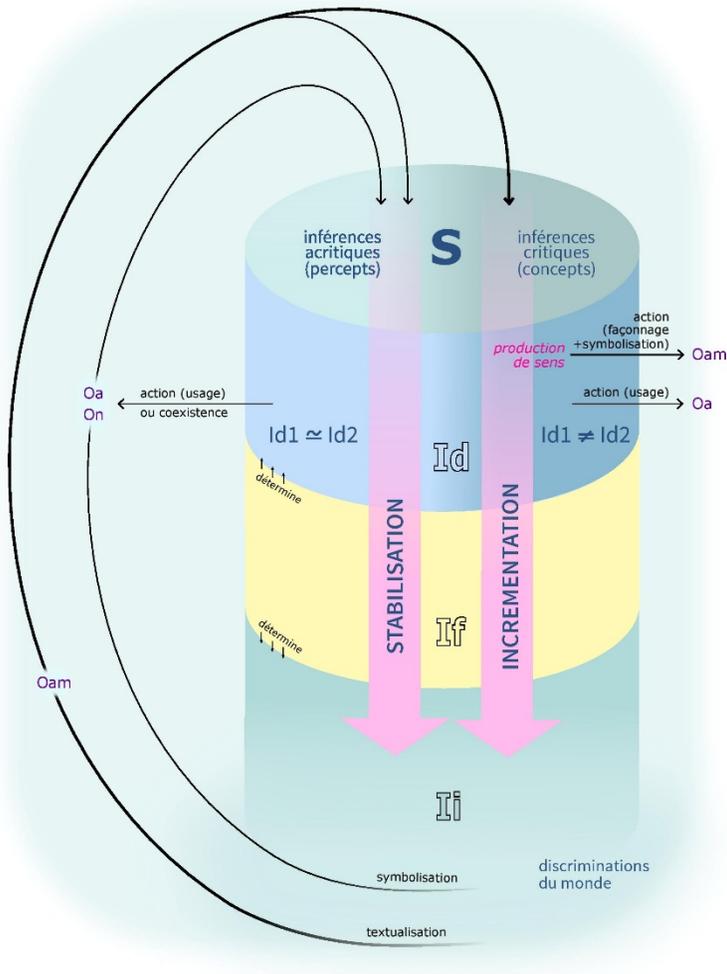


Figure 2. Schématisation sémio-pragmaticiste du sujet communicationnel (Schéma personnel)

Le sujet communicationnel considéré par le sémio-pragmaticisme est une sédimentation d'interprétants. L'analogie géologique fonctionne à condition de considérer que l'affleurement est double. D'un côté, les interprétants immédiats (Ii) font office d'interface entre le sujet et le monde. Ils sont ceux qui sont responsables de la discrimination du monde par le sujet : ce qu'il « voit » et ce qu'il ne « voit » pas (je prends la vision comme métonymie de tous les possibles perceptuels), de ce qu'il regarde ou ne regarde pas, mais également responsables de la manière de voir et de la manière de regarder. L'Ii détermine ce qui fait signe et quel signe est fait. Il est lui-même déterminé par les interprétants finals (If), les *habitudes* (Peirce, v. 1907, repris dans Peirce, 2003 : 87-88), des plus partagées et non perçues comme habitudes (c'est-à-dire constructions) aux plus spécifiques, y compris les plus conçues de manière raisonnées comme habitudes, les croyances scientifiques. Une fois que l'Ii « fait signe » avec un élément du monde qu'ainsi il discrimine, fait exister, les If se

chargent d'en faire quelque chose – un interprétant dynamique (Id). Ce quelque chose est soit une symbolisation (production sémiotique d'un On ou d'un Oa), soit une textualisation (production sémiotique d'un Oam).

Les symbolisations, parce qu'elles ne sont pas construites pour dire quelque chose de notable, encore moins pour argumenter, sont du domaine des inférences acritiques, soit concepts, soit concepts si dégénérés qu'ils affectent le sujet de la même manière. Les textualisations, elles, sont du domaine du concept, de l'inférence critique : le sujet se place en situation de se modifier lui-même par l'examen partiel ou complet du signe et donc de l'objet à l'origine de ce signe, et donc de ce qu'il peut en penser, doit en penser, en pensera (c'est l'incrémentation, la sédimentation des interprétants).

Ici aussi, la schématisation a ses limites, parce qu'elle ne montre pas tout et qu'elle ne répond pas à tout. Ainsi, il n'est pas possible, dans un seul schéma, de détailler tous les niveaux d'interprétants non plus que l'intégralité des processus qui les constituent.

De même, la ligne de partage entre inférences acritiques et critiques, non seulement est également une variable, mais peut s'incarner de manière inattendue. On voit bien comment le sensoriel par exemple peut être mis aisément du côté du percepts *via* des On et même des Oa (ma sensation cinesthésique permanente ou la *qualité* de mon assise sur *cette* chaise), mais les textualisations débouchent aussi sur des inférences acritiques, parfois même principalement. Le film « de fiction » que j'ai vu mille fois, que je regarde d'un œil en épluchant les carottes, dont je connais les répliques par cœur, qui m'habite en permanence comme le fait l'effet diffus de mes parents, de mon existence passée, de mon sentiment de révolte permanent et seulement parfois saillant contre les injustices du monde, ce « film de fiction » finit par fonctionner pour moi comme une symbolisation. Il est là, comme les éléments qui le composent (la structure syntagmatique, paradigmatique, l'isotopie sémantique que j'ai construites à ses contacts, entre tous ces contacts, le hochement de tête d'un·e act·eur·rice, la tonalité d'une musique sur un moment qui m'émeut (en tant que qualisigne iconique), la couleur dominante d'un paysage qui laisse sur moi son empreinte comme indiciaire d'un paysage que je chercherai à retrouver lors de mes voyages, etc. Il est là, déjà parlé, m'ayant tout dit ou presque et chaque vision m'apporte d'abord le bien-être de pérenniser ce dire avec lequel je suis en accord (en partie à cause de ce dire) – une externalité « matérielle » qui conforte ma permanence interne. Par extension, le principe même de la fiction peut être, pour un sujet, du domaine de l'acritique, quand bien même *aussi* de l'ordre du signe complexe, collectivement déterminé et ayant tous les atours d'une textualisation. C'est d'ailleurs un lieu commun que de choisir « une fiction », le soir (sans doute pas n'importe laquelle), pour se « détendre », ne pas avoir à (trop) réfléchir, se laisser vivre, baigner dans le monde « proposé » sans être happé par un courant trop fort contre lequel ou avec lequel il faudrait lutter. Le sujet communicationnel n'est pas toujours « d'humeur » à regarder *Shoah* de Lanzmann (France, 1985), un film scientifique sur la répliation cellulaire, ni « un Godard », « trop sollicitant intellectuellement », ou « un Ken Loach », « trop sollicitant émotionnellement » (et ces exemples ne sont que ce qu'ils sont, imparfaits et anecdotiques).

À l'inverse, ce qui pourrait de prime abord être catalogué du côté du perceptuel, parce que sensoriel, donne parfois lieu à des textualisations très complexes, dont la puissance incrémentatoire sur les interprétants et la fécondité de façonnage et de symbolisation qui elle-même produira des incrémentations chez d'autres sujets est massive : le cri(ssement) de la soie de Gatian de Clérambault, la madeleine de Proust, l'odeur de Süskind, le petit silence qui devient suspension de la

considération de Sarraute, etc. La « fiction », toute complexe tiercéité qu'elle puisse être, peut souvent fonctionner comme une priméité ou une secondéité dégénérée, de même que l'interprétant final 1, toute tiercéité de la tiercéité qu'il soit, n'en est pas moins, au sein des interprétants finals, une forme rhématique, stabilisée et stabilisatrice, de l'habitude sémiotique (Bruzy *et alii*, 1980). C'est même peut-être le destin des agrégats les plus élaborés de contraintes incorporées, de déterminations socialement instituées, de dépossession du sujet vécues pourtant comme autant d'expressions de sa singularité, que de devenir des « naturalités ». Le fait même que l'on puisse communément regarder en famille le soir après le travail des films qui mettent en scène les pires horreurs imaginables est un indice que les inférences que nous en faisons sont massivement du domaine de l'acritique ou du critique de faible niveau argumental. Si toutes les spectatrices-eurs, ou ne serait-ce qu'une modeste part, de *Titanic* (James Cameron, États-Unis, 1997), dès la vision du film, s'élevaient et agissaient contre la domination du capital financier dans l'organisation sociale, il y a des raisons de croire que le monde ne serait pas tel que nous le connaissons. Sans doute, la vision du film de James Cameron est-elle l'occasion d'inférences critiques, ce qui fait du film l'objet d'une textualisation : les décors, les costumes, les rapports entre les personnages, tels que nous les concevons (sur le mode documentaire ou moralisant par exemple – Odin, 2011), incrémentent nos interprétants. C'est le jeu socialement normé – l'interprétant – de la fiction (historique qui plus est). Pour autant, tout cela se passe au sein d'un interprétant final 1 (largement partagé donc) d'usage de la fiction cinématographique selon une modalité rhématiquement textuelle. C'est d'ailleurs ce que reprochait au cinéma hollywoodien l'École de Francfort : conforter les masses dans leur modeste satisfaction sans lendemain critique sans cesse renouvelée. Mais bien entendu, cet exemple prêche le faux pour amener au vrai : si reproche il doit y avoir, ce n'est pas à *Titanic* qu'il faut l'adresser, mais à la structure sociale qui détermine, de manière incitative ou coercitive, des interprétants qui rhématisent « nécessairement » certains objets pour certains sujets, et argumentent « possiblement » tous les objets pour certains autres sujets (en général moins nombreux car possédant – au moins – les capitaux nécessaires, au sens de Bourdieu). On voit là, mais cela va sans dire, que le sémio-pragmaticisme nécessite, pour être opérant, de mobiliser les problématiques liées au sujet (communicationnel), la question de l'appartenance, de la détermination sociale, du langage, du système de normes, de l'idéologie (au sens de superstructure), etc. Pour être plus explicite, mais au prix d'une lourdeur accrue, l'on pourrait parler de socio-sémio-pragmaticisme. En d'autres termes, et Odin et Peirce ont besoin de la sociologie pour fonctionner empiriquement, d'où la situation idéale des sciences de l'information et de la communication, en tant qu'inter-discipline, pour être le berceau du sémio-pragmaticisme.

## **7 Articulation et opérativité**

Le modèle sémio-pragmaticiste n'est pas le seul, loin s'en faut, à poser la question de la communication au moyen d'une théorisation du sujet. Même si les ancrages théoriques, voire épistémologiques peuvent différer, d'autres approches ont produit nombre de résultats probants. Il faut alors partir de l'hypothèse que ces résultats sont traduisibles en langage sémio-pragmaticiste, afin de les mobiliser pour implémenter le modèle et surtout ne pas avoir à refaire des investigations déjà couronnées de succès. Je vais prendre l'exemple des approches communicationnelles des questions attachées au numérique comme la construction et la co-construction identitaire et/ou communautaire, dans le cadre des réseaux

sociaux numérique, des paradigmes de la participation, de l'amateurisme, etc. Ces approches s'enracinent dans la socio-anthropologie, la sociologie critique, des usages, de l'innovation, revendiquent et mettent en œuvre le paradigme pragmatique, voire sémio-pragmatique (parfois la sémio-pragmatique odinienne).

Laurence Allard propose le concept d'« expressivisme » (notamment 2005 ; 2008 ; 2014), à propos des Oam produits en contexte numérique (internet, internet 2.0, téléphonie mobile « intelligente ») par les sujets. On reconnaît tout de suite le résultat façonné de l'émergence d'un interprétant dynamique. Laurence Allard fait même œuvre sociosémiotique en proposant un interprétant final cause : « l'individualisme expressif », « dans le prolongement des thèses de Anthony Giddens ou Ulrich Beck sur l'individualisation réflexive typique de la modernité avancée » (Allard, 2008 : § 6). Autre conséquence, le dispositif numérique que l'auteure investigate particulièrement agit donc en tant que disposition, mentalisation : internet est l'incarnation, *pour le sujet* doté de cet interprétant final, de la modernité avancée, de son interprétant dynamique. « L'affordance » du dispositif (la participation, l'expression de soi) n'est autre que « l'affordance » externalisée de sa disposition. On pourrait, et l'on devra, systématiser cette relecture sémio-pragmaticiste – ce petit exemple montre déjà l'étendue des possibilités synergétiques.

La proximité avec le travail de Fanny Georges est peut-être encore plus évidente :

*« La Représentation de soi et l'identité numérique est présentée comme un ensemble de transpositions graphiques, sonores et visuelles de représentations en pensée. Elles ont pour fonction technique l'identification et la mise en relation d'un individu avec la communauté. La Représentation de soi étant définie comme composée des signes observables à l'écran qui manifestent l'utilisateur, son agencement sémiotique est présenté à la suite : il est composé d'un embrayeur qui désigne l'utilisateur associé à des éléments qui connotent sa personnalité. Le système de la Représentation de soi n'est qu'une partie de l'identité numérique : cette dernière se tisse entre l'ensemble des signes saisis par le Sujet et l'ensemble des signes valorisés par le dispositif ; ces derniers sont une manifestation de l'emprise culturelle. L'identité numérique est divisée en trois ensembles de signes : l'identité déclarative, l'identité agissante et l'identité calculée »* (Georges, 2009 : § 3).

La primauté de la pensée qui organise la matérialité est ici clairement posée. L'analyste ne considère pas des objets formés, *existants indépendamment de ce que l'on peut en penser*, mais des « transpositions graphiques, sonores et visuelles de représentations en pensée ». De même, l'identité numérique telle qu'elle est modélisée à partir de l'observation de terrain de traces des activités sémiotiques des sujets témoigne d'une structure triadique apparente : l'identité déclarative est du domaine du rhématique, de l'interprétant immédiat, de la priméité. Le déclaratif est du « être là », du dicent dégénéré au mieux, qui renvoie sémio-pragmatiquement aux lectures à l'authenticité ou sur le mode du témoignage (Odin, 2000 : 163-166 ; 2011 : 98-111). L'identité agissante relève de la dicence, de l'existence *hic et nunc*, de l'interprétant dynamique, de la secondéité et l'identité calculée à l'argument, à l'interprétant final, à la tiercéité.

Les exemples peuvent être multipliés avec les travaux de Jean-Samuel Beuscart, Jean Chateauvert, Fabien Granjon, Daniel Peraya, Serge Proulx, Guillaume Soulez, etc., et d'autres encore. C'est la tâche à accomplir : constituer un corpus de travaux, sémio-pragmaticistement compatibles (ou critiques), y compris pour des contextes ou des contextualisations donnés afin d'en tirer des dénominateurs conceptuels communs, des méthodes ayant prouvé leur efficacité, des intuitions partagées, pour

permettre une recherche plus fluide et plus productive, parce que collectivisée et non simplement juxtaposée.

La convergence peut être également interne. J'ai abordé ailleurs la traduction de la sémio-pragmatique en termes sémio-pragmaticistes (Péquignot, 2019 : 158-166), mais il est évident qu'il faut faire de même avec la sociosémiotique, la sociologie des œuvres (Esquenazi, 2007) et même la sémiotique (peircéenne, mais pas seulement – la sociosémiotique parvient à des résultats mobilisables à partir d'une sémiotique d'obédience greimassienne). Le but ultime est de parvenir à une phanéroscopie des représentations et des systèmes de représentation afin de les idéal-typer (Weber, 1965 [1913]), pour en déduire des sémioses-types vérifiables par l'enquête. L'entreprise ne peut être que collective. Si le sémio-pragmaticisme a pour ligne de mire le sujet, la recherche, elle, est largement organisée par objets (audiovisuel, littérature, bande-dessinée, jeux vidéo, dispositifs immersifs, etc.). Le sémio-pragmaticisme propose un canevas, les synergies sont à construire.

## **8 Conclusion : enjeux disciplinaires du sujet symbolisant face à la matérialité : les universaux, le corps et la nature**

La recherche sémiotique, autant que sémio-pragmaticiste, porte en elle le point aveugle de la genèse des systèmes d'inférences qui régissent l'activité sociosémiotique de sujets. Les dérives applicationnistes et mécanistes, souvent d'inspiration postmodernistes et moralisantes, qui ont irrigué les sciences humaines et sociales à partir d'utilisations trop rapides des neurosciences et des approches cognitives, ne doivent pas occulter l'importance d'une part du profit qu'aurait le sémio-pragmaticisme à mobiliser, voire encadrer, les expérimentations en sciences de la nature appliquées à ses terrains d'investigation, d'autre part que le clivage si souvent implicite entre ces approches n'a pas lieu d'être. J'en veux pour preuve des recherches comme celle de Philippe Bonfils sur *l'expérience communicationnelle immersive* qui articule la prise en compte du corps et des déterminations socio-culturelles pour interroger les « "points aveugles" des perceptions et interactions des sujets » (2014 : 101). Là aussi, les convergences sont évidentes. Sans que cela remette en cause ma proposition de mentalisation, il n'est donc pas souhaitable d'exclure a priori que certaines inférences acritiques (« les phénomènes se produisant dans la "boîte noire" », *Ibid.*) soient du domaine de l'universel. Au contraire, démontrer cela ne rendrait que plus indiscutables les déterminants socio-culturels qui définissent les écarts et évolutions d'usages de ces universaux dans l'acte de communication que l'observation confirme toujours. Le sémio-pragmaticisme a toute sa place à l'hôpital ou dans les laboratoires de psychologie cognitive expérimentale. L'inclusion de la corporéité est un enjeu majeur du modèle s'il veut assumer sa prétention communicationnelle générale. J'en veux pour indice de preuve un faisceau convergent, tout à fait significatif pour peu que l'on veuille bien le regarder d'un œil candide. La « valse-hésitation » entre immanentisme et pragmatisme que pointe Roger Odin au sujet de l'audiovisuel (Odin, 2011 : 13) est en effet structurante de toutes les réflexions sur l'activité humaine et particulièrement en termes de communication. La question du matériel et du spirituel, de l'organique et du mental, de l'anatomique et du psychique, du corps et de l'esprit se retrouve ou s'incarne pêle-mêle dans le cas de Jacques Mayol qui pouvait ralentir son rythme cardiaque « à volonté », la méditation thérapeutique, les phénomènes de transe, de berserk, de membres fantômes, la mort cérébrale, les manifestations de la maladie d'Alzheimer, les troubles du spectre autistique, l'hypothèse si opératoire de l'inconscient, etc. Je me permets cet inventaire à la Prévert car mon expertise sur ces sujets requiert des

adjuvants. En revanche, appert, profanement pour moi, que tous ont en commun d'inviter à interroger sémiotiquement le corps dans sa matérialité et son interaction fusionnelle avec la pensée, ce qui ne peut que faire écho avec le « processus continu » du jugement perceptuel chez Peirce (2002 [1903a] : 419).

J'ai découvert les travaux de Pierre Janet grâce à ceux de Jean-Pierre Poitou. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, cherchant des informations sur cet auteur, je découvris qu'il avait été l'élève de Jean-Martin Charcot et avait, avec ce dernier et Sigmund Freud, établi les bases du concept de « trouble de conversion », c'est-à-dire, avec un regard sémio-pragmaticiste, un exemple patent de mentalisation produisant du « physique », de la matérialité, observable à même le corps médicalisé. Que, directement ou indirectement, ce philosophe devenu psychologue puis médecin psychiatre tire de ses observations et expérimentations cliniques le concept d'« objet intellectuel » (Janet, 1932) est une invitation à ce que, en retour, le sémio-pragmaticisme, les SIC et les sciences humaines en général, depuis trop longtemps sur la défensive à l'égard de la pression naturaliste et mécaniste (la plupart du temps en fait d'origine endotique), réinvestissent le champ *humain* de la médecine et des disciplines associées comme les neurosciences. Des ponts existent déjà : la question de la lecture énergétique chez Odin (2000 : 160-162 ; 2011 : 53) ; de la neurofilmologie chez Eugeni (2018) ; de l'association sémiotique-psychanalyse chez Balat (1992 ; 2000) ; les travaux sur les dispositifs immersifs (Bonfils, Gasté, 2013 ; Bonfils, 2014) ou encore des recherches plus séminales comme Simondon (1964).

En tant que modèle communicationnel, le sémio-pragmaticisme se doit d'investir – et le peut – ces domaines de recherche, à travers des programmes ambitieux intégrant les sciences de la nature, dans lesquels les SIC ne seraient pas prestataires de service, mais maîtres d'œuvre, que cela soit à partir de cas particuliers comme l'expérience audiovisuelle (ou ludique, et/ou immersive par exemple, qui se recoupe) ou de protocoles plus généraux portant sur les manifestations mentales du corps autant que corporelles du mental. Par exemple, la technologie permet aujourd'hui de mettre en place des expérimentations à même de mettre au jour les processus de « discrimination du monde » et les symbolisations associées (voir Figure 2). L'oculométrie (*eye-tracking*), accompagnée éventuellement de dispositifs de réalité virtuelle (au sens purement technique ici – à requalifier sémio-pragmaticistement du point de vue du sujet – Figure 1) permet d'identifier des agir corporels qui révèlent les structurations et affections acritiques profondes, comme la perception/attention des couleurs, des formes, des rapports, du mouvement, etc. Le but ne serait pas de chercher nécessairement des universaux matériels (des « stimuli ») déterminant des perceptions voire des conceptions (des « réactions »), même s'ils ne seraient pas à exclure d'emblée. Par des techniques d'investigations plus propres aux sciences humaines et sociales comme le questionnaire, l'entretien, le récit de vie d'un côté, par la dimension comparatiste à large échelle d'un autre (âges, genres, origines géographiques et culturelles, capital symbolique, etc.) l'entreprise viserait à caractériser des déterminations générales et leurs limites particulières dans la production d'interprétants immédiats, le traitement mental des inférences acritiques et leur effectivité symbolisatrice via des interprétants dynamiques plus ou moins dégénérés (dans lesquels Id1 et Id2 ont tendance à se confondre). Les applications, on le devine, sont innombrables, des relations symbiotiques humain-machine (comme la conduite par exemple), aux usages des interfaces (notamment dans un cadre pédagogique, fonctionnel ou rééducatif) en passant même par la compréhension de certaines névroses somato-symptomatiques. De là à imaginer une forme de sémio-thérapie, il n'y a « que le

pas » de l'élan collectif et pluridisciplinaire de la recherche paradigmatiquement dessinée.

Les exemples pourraient être multipliés à loisir, mais l'essentiel est – j'espère participer à le montrer – que, pour penser la matérialité, les sciences de l'information et de la communication, les sciences humaines et sociales en général, ne doivent absolument pas déléguer ou s'inféoder – c'est ce qui s'est produit en partie avec les modèles mécaniques et systémiques – mais au contraire, s'imposer, lorsqu'il s'agit de l'humain en tant que sujet communicationnel, comme maître d'œuvre de recherches à l'ambition renouvelée.

« De cette manière, l'existence de la pensée, maintenant, dépend de ce qui sera après ; de sorte qu'elle n'a qu'une existence potentielle, dépendant de la pensée future de la communauté. » (Peirce, 2002 [1868a] : 72).

## **Bibliographie**

Allard, L. (2005). Express yourself 2.0 ! Blogs, pages perso, fansubbing, mashups... : de quelques agrégats technoculturels ordinaires à l'âge de l'expressivisme généralisé. In Macé, É. & Maigret É. (dirs.). *Penser les médiacultures*, Paris, Armand Colin, 145-169.

Allard, L. (2008). L'impossible politique des communautés à l'âge de l'expressivisme digital. *Cahiers Sens Public*, 7-8, 105-126.

Allard, L. (2014). Express yourself 3.0 ! Le mobile comme média de la voix intérieure. In Allard, L., Odin R. & Creton L. (dir.). *Téléphone mobile et création*. Paris Armand Colin, 139-161.

Aragon, L. (1966 [1956]). *Le roman inachevé*. Paris, Gallimard.

Balat, M. (1992). Le Musement, de Peirce à Lacan. *Revue Internationale de Philosophie*, 46(180), pages 101-125.

Balat, M. (2000). *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse*. Paris, L'Harmattan.

Bertrand, J.É. (1988). *Logique et psychologie de la communication*, Cergy-Pontoise, Éditions de l'ENSEA.

Bonfils, P. (2014). *L'expérience communicationnelle immersive : entre engagements, distanciations, corps et présences*. Mémoire original en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences de l'information et de la Communication, sous la direction du Professeur Sylvie Leleu-Merviel, Université Lille Nord de France.

Bonfils, P. & Gasté, D. (2013). Le corps et le langage dans les environnements immersifs de type "serious game" : entre sujet, point de vue et représentation d'avatar. In Le Moëne C., Vacher B. & Kiyindou A. *Communication et débat public : les réseaux numériques au service de la démocratie ?*, Paris, L'Harmattan, 57-66.

Bruzy, C., Burzloff, W., Marty, R. & Réthoré, J. (1980). La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce. *Langages*. 14e année, 58, 29-59.

Chauviré, C. (1995). *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*. Paris, PUF.

Engel-Tiercelin, C. (1986). Le vague est-il réel ? Sur le réalisme de Peirce. *Philosophie*, 10, 66-96.

- Esquenazi, J.-P. (2007). *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*. Paris, Armand Colin.
- Eugeni, R. (2018). La neurofilmologie. Une théorie pragmatique de l'audiovisuel en dialogue avec les sciences neurocognitives. *¿Interrogations?*, 27 [en ligne].
- Galinon-Méléneç, B. & Péquignot, J. (2019). De l'usage des traces en sciences de l'information et de la communication. Entretien avec Béatrice Galinon-Méléneç. *Communiquer – Revue de communication sociale et publique*, 27, « Audiovisuel et commentaires en ligne : nouveau champ, nouveaux paradigmes ? », 123-148 [en ligne].
- Hookway, C. (1986). « Peirce, le fondationnalisme et la justification des connaissances ». *Philosophie*, 10, 48-68.
- Janet, P. (1932). *Les débuts de l'intelligence*. Paris, Flammarion.
- Leleu-Merviel, S. (2016). La signifiçance canalisée par l'horizon de pertinence, des saisies aux agrégats via les données. *Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, 17(1), 107-139.
- Mugur-Schächter, M. (2006). *Sur le tissage des connaissances*. Londres (Royaume-Uni), Paris, Hermès Lavoisier,
- Mugur-Schächter, M. (2007). Représentation et mesures des complexités sans amputation du sens. In Le Moigne J.L. & Morin E. *Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique*. Paris, Éditions de l'Aube, 85-130.
- Mugur-Schächter, M. (2009). *L'infra-mécanique quantique. Une révélation épistémologique révélée dans les descriptions des microétats*. Chennevières-sur-Marne, Paris, Éditions Dianoiä.
- Odin, R. (2000). *De la fiction*. Bruxelles, De Boeck.
- Odin, R. (2011). *Les espaces de communication. Introduction à la sémio-pragmatique*. Grenoble, PUG.
- Odin, R. & Péquignot, J. (2017). De la sémiologie à la sémio-pragmatique, du texte aux espaces mentaux de communication. Entretien avec Roger Odin. *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, 20, « L'hégémonie à l'ère du tout numérique », 121-140 [en ligne].
- Peirce, C.S. (1868a). Some Consequences of Four Incapacities. *Journal of Speculative Philosophy*, 2, 140-157.
- Peirce, C.S. (1868b). On a New List of Categories. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, 7, Presented to the Academy May 14, 1867, 287-298 [en ligne].
- Peirce, C.S. (1877). The Fixation of Belief. *Popular Science Monthly*, 12, 1-15.
- Peirce, C.S. (1878a). How to Make our Ideas Clear. *Popular Science Monthly*, 12, January, 286-302.
- Peirce, C.S. (1878b). Comment se fixe la croyance. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, troisième année, 6, 553-569.
- Peirce, C.S. (1898). *Conférences de Cambridge*. 10, 14, 17, 21, 24, 28 février, 3 et 7 mars 1898, Cambridge (États-Unis, Massachusetts).

- Peirce, C.S. (1903a). *Conférences de Harvard*. Mars-mai 1903, Harvard (États-Unis, Massachussets).
- Peirce, C.S. (1903b). *Conférences de Lowell*, novembre-décembre 1903, Boston (États-Unis, Massachussets).
- Peirce, C.S. (1907 v.). *Vue d'ensemble du pragmatisme*. Manuscrit, Collected Papers 5.491-96.
- Peirce, C.S. (2002). *Charles Sanders Peirce. Œuvres I. Pragmatisme et pragmatismisme*. Éd. et trad. de l'américain par Tiercelin C. & Thibaud P., Paris, Éd. du Cerf.
- Peirce, C.S. (2003). *Charles Sanders Peirce. Œuvres II. Pragmatisme et sciences normatives*. éd. par Tiercelin C. & Thibaud P., trad. de l'américain par Tiercelin C. et al.. Paris, Éditions du Cerf.
- Péquignot, J. (2018). Du dispositif à la disposition. Le web participatif comme espace de communication mental. *Actes du XXIe Congrès de la SF/SIC Création, créativité et médiations*, 3 : Objets techniques, dispositifs et contenus, 202-213 [en ligne].
- Péquignot, J. (2019). *Le sémio-pragmatisme. Vers un modèle de communication*. Volume 3 d'Habilitation à Diriger des Recherches, *Au-delà des objets audiovisuels, le sujet communicationnel*, soutenue à Toulon le 19 novembre 2019.
- Péquignot, J. (2021), Vers un modèle sémio-pragmaticiste de la communication : la question des discriminations. *RIHM – Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, 21 (1), juin 2020, pages 57-88.
- Proulx, S. & Latsko-Toth, G. (2000). La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la communication virtuelle. *Sociologies et sociétés*, 32(2), 99-122.
- Simondon, G. (1964). *L'Individu et sa genèse physico-biologique : l'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Paris, PUF.
- Soulez, G. (2013). La délibération des images. Vers une nouvelle pragmatique du cinéma et de l'audiovisuel). *Communication & langages*, 176, 3-32.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1989). *La pertinence*. Paris, Éd. De Minuit.
- Varela, F.J. & Maturana, H.R. (1992). *The Tree of Knowledge: The Biological Roots of Human Understanding*, revised edition. Boston (États-Unis, Massachussets), Shambhala Publications Inc.
- Watzlawick, P. (dir.) (1988). *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*. Paris, Éditions du Seuil.
- Weber, M. (1965 [1913]). *Essais sur la théorie de la science*. Article « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », Plon, Paris, 325-398.
- Winkin, Y. (1984). *La nouvelle communication*. Paris, Seuil.
- Winkin, Y. (1999). Munus ou la communication. L'étymologie comme heuristique. *MEI*, 10 [En ligne].